

Benoît Melançon

Renald Bérubé

Numéro 125, Printemps 2007

URI : id.erudit.org/iderudit/36659ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Renald Bérubé "Benoît Melançon." *Lettres québécoises* 125 (2007): 51–51.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



Benoît Melançon, *Les yeux de Maurice Richard. Une histoire culturelle*, Montréal, Fides, 2006, 288 p., 29,95 \$.

[...] avec un éclair dans les yeux

(V. Hugo)

Mon homme? Fangio. Fangio, c'est moi. Et Manolete, sur Manolete, le côté scorpion triste, émacié. [...] Et même, tiens. Maurice Richard. Après son départ, cela a été la fin du hockey, j'ai fermé la télévision, je suis porté sur l'admiration, je suis excessif. Hubert Aquin¹

Because of my name (not anglicized but actually English) I had sometimes considered myself a long distant cousin of Rocket and Henri Richard — and told people that perhaps [...]. David Adams Richards²

L'entreprise, le *work in progress* de Benoît Melançon était connu depuis un moment déjà ; ainsi qu'il le souligne au début de sa bibliographie (p. 249), des extraits, sous une autre forme, avaient déjà paru ailleurs — dans la revue *Littératures* (Université McGill, n° 17, 1998), par exemple, le titre de l'article étant alors « Le Rocket au cinéma. Les yeux de Maurice Richard, prise 2 », titre que l'*bistoire culturelle* a conservé, intact ou à peu près. Et cette association du culturel et de Maurice R., de l'histoire et du rôle, symbolique ou autre, qu'y a joué le hockeyeur aux yeux si tant flamméchants et apeurants, disaient ses adversaires, les gardiens de but surtout, je pense à Glenn Hall — cette association, jadis un oxymore, est aujourd'hui devenue une sorte d'évidence. Pour le meilleur (ce livre-ci) comme pour le pire (on peut penser à Don Cherry qui ne connaît peut-être pas les divers sens du mot culture). Pour dire les choses autrement : le livre de Benoît Melançon était un *work in progress* à la fin attendue.

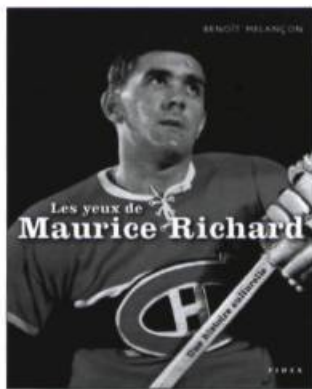
J'emploie avec une bonne conscience d'autant plus dénuée d'hésitation cette expression qui désigna longtemps le titre temporaire de ce qui allait devenir le *Finnegans Wake* de James Joyce que Melançon sous-intitule « *What's in a name?* » (p. 39) un fort passionnant segment du premier chapitre de son ouvrage, segment consacré à l'analyse de ce surnom, Rocket, indissociablement lié au nom Maurice R. Or ce « *What's in a name?* » provient du *Roméo et Juliette* de Shakespeare et James Joyce, Irlandais d'un pays alors incertain, utilisera, en écrivant son *Ulysse*, ce « *What's in a name?* » dans la longue séquence où Stephen Dedalus interroge et discute le *Hamlet* de Shakespeare, pièce du *to be or not to be* ainsi que chacun sait. Or on pourrait dire que *Les Yeux de Maurice R.*, à sa manière, soulève bel et bien cette question identitaire. Canadien (de Montréal), MR était-il canadien (québécois ?) ou *canadian* ?

Il faut savoir ne pas boudier son plaisir lectoral et savoir aussi le dire : l'ouvrage de B. Melançon est un exemple parfait de ce que mon enfance appelait justement *de la sacrée belle ouvrage*, une étude intelligente et étayée dans toutes ses analyses, un texte dont l'écriture et l'organisation d'ensemble, la structure, sont sources à la fois de découvertes et de plaisir. De même en ce qui regarde (!) l'iconographie, choisie avec grand bonheur et analysée avec rigueur. De bout en bout, un livre brillant, passionnant — jusque dans les passages avec lesquels on peut être en désaccord. Et puisque l'une des premières lignes de ce

compte rendu a évoqué la bibliographie qui se trouve (forcément) presque à la fin du livre, lisons donc (brièvement) *Les Yeux de Maurice* depuis sa table des matières (p. 281-283).

L'essai (car il s'agit d'une étude à fort coefficient d'un « je » personnalisé) de Melançon est divisé, après une « Introduction » et un « Portrait du Rocket en joueur de hockey » (p. 9-28), en trois grandes parties (périodes ?) : « Une icône » (p. 29-102), « L'Émeute » (p. 103-175) et « Un mythe » (p. 177-237), pour se terminer par un bref « Épilogue » (p. 239-240). Le tout suivi de « Remerciements », « Sources », « Bibliographie » et « Index », outils fort appréciés du lecteur, du chercheur, de l'amateur.

D'entrée de jeu, première phrase du livre, Melançon donne ses couleurs : « Ceci n'est ni un livre de fan, ni un livre d'amateur de hockey, ni une biographie de Maurice Richard. Il a eu son joueur préféré, Guy Lafleur, s'est ensuite « progressivement détaché » du hockey. Puis il résume la carrière du Rocket : origine, carrière, statistiques, records, etc., le tout se terminant sur « Les douze travaux du numéro neuf ». En quoi Melançon, qui nous parlera bientôt de mythe, inscrit MR dans le mythe en l'héraklisant ; en quoi son ouvrage devient lui-même partie du mythe puisque ce dernier, selon Claude Lévi-Strauss, se constitue des strates successives qui en discutent, les textes de Freud étant de ce point de vue les derniers ajouts au mythe d'Œdipe³.



Les trois parties de l'ouvrage, en leurs intitulés mêmes, dessinent ensuite un parcours précis : il y eut d'abord une « icône » (image à la fois typée et vénérée) nommée Maurice Richard. Elle était constituée de ses yeux d'éclairs qui pourtant pouvaient (souvent) pleurer — MR est fort mais humain —, de son surnom, « Rocket », et de toutes ces images, objets et représentations qui de l'icône furent mises en marché et firent du hockeyeur un héros ordinaire ou de proximité. C'est « L'Émeute », dans les circonstances et à l'époque (duplessiste, « récupérer son butin ») de l'histoire du Québec-Canada où elle intervint (1955) — ce qui implique les deux principaux « acteurs » en présence, MR et Clarence Campbell, président de la *NHL*, de même que la réaction des médias (politique, « mon frère Richard », écrit A. Laurendeau dans *Le Devoir*, évoquant Mercier parlant de Riel) et des élites du Québec à la suspension du 9 du CH — qui, en quelque sorte, firent accéder l'icône au statut de mythe. Et Melançon d'établir les fragiles différences qui distinguent légendes (Louis Cyr), héros (Jackie Robinson, Yvon Robert) et mythes (représentations exemplaires qui s'inscrivent dans la durée et dans les champs d'activité les plus divers).

Les constatations, analyses et autres fines études de l'icône mythique (!) menées par l'auteur sont largement convaincantes. Sauf à signaler que la sempiternelle Gaspésie des origines de la famille de MR est bien vaste ; peut-être faudrait-il s'orienter vers la vallée de la Matapédia et le village de Lac-au-Saumon en particulier. Ce qui peut laisser un brin songeur, par ailleurs, c'est la lecture politique du mythe : MR est un mythe canadien, il est aimé de tout le Canada (René Lévesque aussi, aujourd'hui...). Ainsi, le premier livre sur MR a été publié au Canada anglais ! N'y aurait-il pas là une question de marché ? Les trois livres publiés jusqu'ici sur Jean Béliveau l'ont d'abord été en anglais, de même que la seule biographie du boxeur acadien Yvon Durelle. Alors ? Ah ! la sacrée question identitaire (*in progress*) en ce lieu ; Maurice R., défenseur des Canadiens français, représenté en couverture selon la photo (d'avril 1955), yeux et tout, qui en fait un *remake* de saint Sébastien, le premier martyr chrétien... C'est-à-dire ?

1. Interview parue dans *Liberté*, n° 42, novembre-décembre 1965, p. 506.

2. David Adams Richards, *Hockey Dreams. Memories of a Man Who Couldn't Play*, Toronto, Doubleday Canada, [1996] 1997, p. 213. (Superbe essai du romancier et essayiste néo-brunswickois qui a remporté deux fois le Prix du Gouverneur général.)

3. Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1958, chap. XI.